

À la recherche du mot juste

Jean Dalpé

Volume 57, Number 2, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104709ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104709ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dalpé, J. (1989). À la recherche du mot juste. *Assurances*, 57(2), 299–304.
<https://doi.org/10.7202/1104709ar>

À la recherche du mot juste⁽¹⁾

par

Jean Dalpé

1. *Cillement et bourdonnement*

« Comment écrivez-vous *cillement* ? », me demanda le médecin avant de me quitter ce matin, après m'avoir confirmé que je devais vivre avec le zona, ce fidèle compagnon de ma trébuchante vieillesse.

299

Après avoir consulté *Robert*, cet ami de tous les jours, je lui confirme que le mot est bien orthographié comme je lui ai mentionné. D'un autre côté, le dictionnaire apporte une précision. On dit bien *ciller* et *cillement* quand on veut parler du mouvement de la paupière. Pour exprimer ces bruits divers qu'entend le sourd, il faut dire *bourdonnement d'oreille*. Il y a là une distinction que trop souvent on ne fait pas. On dit, en effet, *cillement d'oreille*, alors que le mot s'applique à la paupière, encore une fois.

2. Les affiches bilingues

Les affiches bilingues sont souvent difficiles, sinon impossibles à composer. Qu'on en juge par cet exemple tiré des « Pages de journal » de Louis-Paul Béguin⁽²⁾ :

« Les affiches bilingues sont souvent ratées, sans effet. Les langues n'ont pas la même façon de découper la réalité, et je me souviens d'une affiche américaine qui prétendait indiquer que l'année qui venait allait être une année bissextile. Le dessinateur avait tout naturellement représenté deux personnages, un très jeune et un vieux, le plus jeune sautant par dessus le dos du plus vieux. Le jeu de saute-mouton s'appelle *leapfrog* en anglais, ce qui se rapproche

⁽¹⁾ Cette chronique du vocabulaire n'a aucune prétention. Elle ne cherche pas à établir la vérité car en linguistique, ou simplement en vocabulaire, rien n'est fixe, rien n'est absolu, tout est nuance et constante évolution. Mais si l'on veut s'entendre entre gens de même idiome, il faut tout de même accorder l'importance voulue à la langue que l'on emploie. Pour être claire, elle doit être précise. Mais comme, à ce moment de l'évolution, il est difficile de s'imaginer avoir raison !

Qu'on veuille bien chercher dans ces gloses qui paraissent ici non pas une certitude, mais le désir de serrer la réalité de près, malgré sa marche constante.

⁽²⁾ Béguin, Louis-Paul, *Parcours parallèles*, Montréal, Éditions Janus, 1988, p. 101.

de *leap year*, année bissextile. On s'aperçut que cette image ne pouvait être utilisée avec des mots français puisque ce jeu de mot n'existe pas dans notre langue : *saute-mouton* n'a rien à voir avec l'année bissextile. Il fallait trouver une autre image. On préféra abandonner l'idée entièrement en ce qui concernait le marché québécois. »

C'est un exemple. Il y en aurait beaucoup d'autres.

3. *Christique*

300 C'est-à-dire « qui a rapport au Christ ». C'est dans un texte de François Nourissier que je trouve cet adjectif qui s'applique au monastère de la Trinité, à Zagreb, où se masse la foule des pénitents. Parmi eux, il y a ces intellectuels français venus rencontrer des collègues roumains, en souvenir du Christ. D'où l'expression que reconnaît d'ailleurs le dictionnaire.

4. *Médiatique*

Depuis quelques années, on emploie un terme un peu étonnant au premier abord : *médiatique*. Dans ce cas, on l'applique au chef d'une grande entreprise extrêmement dynamique et très mêlé au milieu des assurances. Mais pourquoi en parle-t-on comme d'un homme *médiatique* ? Parce qu'il est photogénique ? Je ne comprends pas. Qu'il soit très mêlé au milieu, qu'il ait des initiatives remarquables, qu'il s'embarrasse peu des difficultés, qu'il communique facilement avec les gens, avec les journalistes ? Tout cela est exact, mais faut-il assimiler ses multiples initiatives au grand battage que l'on fait autour d'elles dans les journaux ? Je ne le crois pas. Peut-être est-ce parce qu'il se prête facilement au travail des journalistes ?

5. *Un gadget*

Depuis quelques années, les Français adoptent des mots dont ils ne comprennent pas toujours le sens, mais auxquels ils donnent un certain sens : le leur. *Gadget* en est un exemple. En anglais, il s'agit d'un petit objet plaisant qui attire plus ou moins l'attention, mais en France, ce pourrait également être une idée. Il ne s'agit pas pour moi d'essayer d'aller à contre-courant, mais simplement de noter comme la langue, en vertu de cette grande liberté que les gens veulent lui donner, me paraît atteindre rapidement à une imprécision assez désolante !

6. *Vacancier, aoûtien*

Sous le régime du premier ministre Léon Blum il y a une trentaine d'années, on a accordé au peuple français le droit aux vacances ; à un bien mauvais moment, il est vrai, puisque l'Allemagne avait commencé à réarmer à ce moment-là. Depuis lors, on a imaginé des mots pour qualifier ceux qui les prennent. Sont-ils reconnus par l'Académie, je ne le crois pas, mais ils sont très, très répandus et justifiables, tout au moins le premier. Si on traite d'*aoûtien* les seconds, c'est qu'ils se précipitent tous en août, à une époque où les touristes affluent à Paris. Leur clientèle est énorme, mais on en fait fi dans certains milieux.

301

7. *Scoop, News*

Comme certains journalistes sont durs, cruels même parfois ! Ce qui compte pour trop d'entre eux, comme je l'ai déjà noté, c'est le *scoop*, c'est-à-dire la *nouvelle*. Ainsi, au cours de sa campagne électorale, un chef politique fait une crise de sciatique très grave. On n'hésite pas à le montrer, dans une photographie, courbé en deux et terriblement souffrant. Ceux qui dans leur vie ont souffert de sciatique à un moment donné de leur carrière savent que la douleur est presque intolérable. Au lieu d'attendre que le pauvre homme se soit à peu près remis, on fait circuler la photographie dans tout le Canada à l'occasion d'une campagne où l'homme politique joue son sort.

8. *Des outils intelligents*

La caractéristique de l'intelligence, n'est-ce pas la faculté de raisonner, d'imaginer ? Dans ce cas, comment peut-on parler d'outils ou d'ordinateurs intelligents ? Les appareils informatiques fonctionnent suivant les indications qu'on leur a fournies. Ils calculent, présentent des textes, corrigent des mots, assemblent des mots suivant un ordre établi, mais si leur travail a un sens certain, s'ils fournissent des indications précises, des diagnostics, s'ils font d'étonnants calculs, c'est uniquement parce qu'on leur a fourni des mots, des textes, des formules, une méthode de travail qui s'appliquent dans certains cas particuliers ou dans un ordre établi auquel ils ont été destinés et auquel ils sont liés.

Ce serait de l'intelligence si le prodigieux appareil avait appris à raisonner, à imaginer, à créer, ce qui n'est pas encore le cas, croyons-nous, même si son travail s'apparente étrangement à la mémoire.

Et, cependant, il existe aux États-Unis une association pour l'intelligence artificielle, a noté Jean-Jacques Servan-Schreiber récemment.

9. *Créneau*

Il est curieux de voir comme ce mot s'est répandu rapidement depuis quelques années. Après avoir été une ouverture dans un mur au Moyen-Age, par où on pouvait jeter de la poix bouillante ou des pierres sur les assaillants, il indique un domaine particulier dans les affaires. On dira, par exemple, le *créneau de l'épargne*, le *créneau de l'assurance*, le *créneau de la banque*, etc. au lieu de dire le *domaine*.

Il faut tenir compte de la mode, car c'en est une dans ce cas particulier.

10. *Junk Bonds*

Obligations de qualité inférieure qu'achètent l'intermédiaire ou le syndicat financier, pour les revendre globalement ou partiellement à d'autres groupes ou à des individus, avec l'espoir que la qualité du titre s'améliorera avec le temps. Parfois, on garde les titres en attendant que l'affaire s'améliore, souvent on les revend quelque temps après à un prix plus élevé. L'opération permet alors de réaliser un profit substantiel quand les circonstances s'y prêtent.

Le profit sera d'autant plus grand :

- a) que la situation de l'entreprise se sera améliorée ;
- b) que l'ensemble est englobé dans une opération publique d'achat, par exemple.

Il y a là un achat qui, parfois, porte sur des sommes énormes, au point de départ d'une opération que nos voisins, en particulier, désignent sous le nom de *leveraged buyout*.

11. *Leveraged Buyout*

Opération financière de grande envergure, pratiquée par un ou plusieurs groupes et destinée à entraîner la cote d'un titre en Bourse, une fois l'achat fait. Elle agit, en somme, comme un levier qui soulève une masse plus ou moins amorphe. Elle entraîne les cours et permet à un ou des groupes de se porter acquéreur d'un pourcentage assez substantiel du capital pour diriger l'entreprise. Elle est rendue

possible généralement par un emprunt important accordé à un fort taux d'intérêt par une banque, une société financière ou un groupe prêteur puissant. Certains financiers, plus ou moins audacieux, se spécialisent dans des opérations de ce genre ; par la suite, ils scindent le groupe, continuent leurs opérations dans l'espoir d'améliorer les choses ou encore fusionnent l'entreprise avec une autre.

D'où l'idée de levier qui déclenche une ou plusieurs fusions ou des achats successifs.

12. *Conclure un paquet*

Je trouve cette expression dans une dépêche de l'AFP, venue de Genève. Il y a des choses comiques en traduction quand on n'y veille : *conclure un paquet* en est une. On *fait un paquet* mais on *conclut une entente*.

303

13. *In all candour*

Surtout ne pas traduire par *en toute candeur*, mais *en toute franchise*, *en toute sincérité*, selon le cas. C'est une autre expression anglaise dont on doit se méfier car entre *candeur*, *sincérité* et *franchise*, il y a trois expressions différentes qui expriment chacune une idée précise. Voilà un autre terme anglais dont on doit se méfier.

14. *Bankers Club*

En anglais on dit *Bankers Club*, tandis qu'en français on ne peut dire le *Cercle banquier*. Il faut insérer une préposition entre les deux mots. Pour indiquer le droit de propriété en anglais, on n'a qu'à ajouter une apostrophe entre les deux mots et un *s*. Il y a là des raccourcis dont s'accommode la pensée en anglais, mais que n'accepte pas la langue française. Ainsi, on ne doit pas dire *directeur service d'hydrographie*, mais *directeur du service d'hydrographie*.

15. *Joual*

Est assez curieuse la définition du terme que Léandre Bergeron donne dans ce qu'il appelle le *Dictionnaire de la langue québécoise*. « *Joual*, c'est d'abord la manière de prononcer le mot *cheval* par certaines gens, dans le peuple ou à la campagne ». Mais c'est aussi, depuis 1960, le langage employé dans certains milieux intellectuels pour désigner la langue québécoise. S'il est juste que certains écri-

vains emploient ce parler québécois, il est non moins vrai qu'on parle souvent ainsi dans le peuple.

Le joual est un parler plus qu'une langue, car le plus grand nombre des écrivains s'exprime autrement tout en empruntant, il est vrai, au parler local certains mots ou certaines formules. Disons donc que le joual est *un parler québécois*, mais non pas *la langue des Québécois*. Je fais une différence entre les deux mots puisque Robert définit ainsi le mot *parler* : « ensemble des moyens d'expression employés par un groupe à l'intérieur d'un domaine linguistique ».

304

À mon avis, on doit donc dire *joual* : *parler québécois* et non pas *langue des Québécois*.

Mais également, il faut distinguer, par exemple, entre le parler acadien, le parler québécois, le parler manitobain qui, tout en utilisant le fonds commun, ont certaines différences de mots et d'accent.

16. Les *chansons du cru*

Récemment, j'ai écrit quelque chose comme les « *chansons du cru* » et je me suis corrigé ainsi : « les *chansons de la région* », après avoir consulté Robert. Celui-ci ne reconnaît pas le sens donné à *cru* par Adolphe Chapleau, quand il parlait de la femme de son doyen mort en 1875. N'écrivait-il pas en décrivant le caractère de M^{me} Côme Séraphin Cherrier, née Mélanie Quesnel : « qu'elle savait par coeur toutes les vieilles *chansons du cru* » ? Pourquoi me reprocherait-on d'employer ce canadianisme de bon aloi ?

Dois-je avouer que, trahi par ma mémoire, pour retrouver le nom de Chapleau, je me suis reporté aux notes de Jean-Jacques Lefebvre, dans cette édition de 1968 du *Dictionnaire Beauchemin* que je garde comme un souvenir précieux d'un ami cher et possédant une grande culture.



Récemment, à Paris, on a demandé de simplifier l'orthographe de certains mots. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs. L'Académie française s'y est opposée, semble-t-il, mais M. Rocard, premier ministre de France, s'est déclaré favorable pourvu qu'on n'aille pas trop loin. Où faut-il s'arrêter pour ne pas aller trop loin ?